



PETIT COURRIER DES DAMES.

JOURNAL DES MODES.

Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.

Modes.

En vain le Théâtre-Italien vient de nous ouvrir ses portes dorées, en vain l'Opéra retentit des brillantes harmonies de Rossini, s'environne des pompes de la Juive et des prestiges de Robert-le-Diable, la mode n'a point encore répondu aux appels du luxe de l'hiver, et ce serait trop présumer de nos jugemens que de vouloir reconnaître une nouveauté dans ces simples et gracieuses toilettes blanches qui se font apercevoir aux premières loges de nos grands théâtres. Certainement rien ne saurait être mieux entendu que d'adopter la mousseline et l'organdi, tandis que quelques reflets de l'été viennent encore autoriser ces parures si seyantes; aussi nous abstenons-nous de répéter que toute la mode de cette semaine fut dans l'élégance d'une large ceinture nouée sur le

côté, d'une écharpe brodée ou nuancée sur le cachemire ou la gaze, d'une fleur légère placée sur une tresse de cheveux, ou d'un simple filet d'or qui traversait le front. Pour les femmes qui portent chapeau à l'Opéra, nous avons vu de jolies formes rondes, évasées, placées très en arrière du front, les uns en satin broché, les autres en velours épinglé, rose glacé de blanc, et orné de plumes roses et blanches, les unes placées en petits bouquets, les autres n'offrant que deux grandes plumes dont quelques-unes étaient panachées. Ces deux genres de plumes devraient toujours être également approuvés par la mode, car autant ces longues et importantes plumes conviennent aux grandes et belles femmes, autant ces petits bouquets de plumes tout capricieux et fantasques vont bien aux petites femmes dont la tournure ne comporte que des ornemens délicats et légers.

— Les gants longs que l'on porte avec des robes blanches à manches courtes sont blancs ou rosés. Cette nuance se maintiendra long-tems pour toilettes habillées.

— Aux théâtres, les éventails auront, à ce qu'il paraît, la préférence sur les bouquets. Grande exploitation encore pour le genre antique et moderne. Eventails du tems de la régence jusqu'à nos jours : il y a de quoi exhumer les souvenirs de plus d'un boudoir.

— En attendant que les grandes parures soient devenues une nécessité, grâce aux fêtes et aux réunions de l'hiver, nous reviendrons encore sur les étoffes dont on aime à faire choix à l'avance, et qui comptent dans les nouveautés les plus recherchées de cet hiver. Parmi celles qui se trouvent aux magasins de *la Caravane* * dont nous avons déjà parlé, nous citerons encore :

Le china satiné, tissu laine et soie, propre aux petites toilettes.

Le china croisé, même style, mais plus élégant.

La norvégienne, autre étoffe simple et de bon goût pour négligé.

Pour toilette de soirée, les *brocards* rayés, satinés, brochés, les uns à bouquets nuancés, les autres à effets d'or entremêlés dans les soies de nuances vives.

Le velours indien.

Le satin-cachemire, tissu souple et brillant, ne se chiffonnant point.

La gaze salamandre, légère et à reflets variés et brillans.

Gaze-cachemire brochée pour robes de bal.

Le satin riche, toutes nuances.

Pour robes de jeunes personnes, de charmans organdis brochés.

Etoffes de tous genres pour manteaux.

Des foulards indiens, dessins originaux, parfaits pour robes de matin, robes de chambre, etc., etc.

Les robes de chambre deviennent aussi

un objet de recherche, un type d'élégance qui fait reconnaître le bon goût d'une femme dès qu'elle descend de son lit. La robe de chambre d'une femme à la mode peut dépasser en valeur la toilette la plus somptueuse. On en fait en cachemire des Indes, doublées en soie ouatée piquée, et ayant de larges revers en velours ou en fourrures. Pour style plus modeste on confectionne maintes robes de chambre en soie, marceline, armure, satin de laine, de nuances brunes, doublées en florence rose, bleue ou cerise, ouatée et piquée à la manière des anciennes courtes-pointes. Nous avons pu reconnaître tous les avantages de ce négligé en voyant une de nos plus jeunes et jolies femmes vêtue d'une robe de chambre en marceline noisette, doublée en bleu, les manches excessivement larges et pendantes au poignet, de manière à laisser voir la manchette de la chemise de nuit. Un immense collet carré rabattu tenait lieu de pélerin. Le tour de la robe de chambre était piqué et liseré en bleu. Un large ruban bleu formait la ceinture. Ce négligé était complété par un joli bonnet en *pointe*, d'une forme dite à *la Savoyarde*, c'est-à-dire très-petite, plate, reculée en arrière du front, n'ayant qu'une dentelle très-étroite posée à plat sur le devant, et de chaque côté deux gros nœuds de ruban bleu soutenant une dentelle assez haute froncée en éventail. Les pattes s'arrêtaient aux oreilles. Les pantoufles en satin bleu piqué, doublées de taffetas blanc.

On comprend que le luxe de ces robes de chambre peut être singulièrement modifié, et que nous en verrons en simple taffetas, en cachemirienne et même en mérinos uni, de plébien usage. Dans ce moment on en fait aussi en mousseline de laine, ce qui, ouaté et doublé de petite florence, est très-simple et d'un joli aspect.

Dans l'intérêt de la masse, nous affirmerons que les mousselines de laine ne sont point tombées, et que, grâce à de nou-

* Rue Richelieu, n° 82.

veaux dessins, on en fait de jolies toilettes négligées, et des robes de matin que ne réprouve point la mode.

Les chapeaux de satin commencent à faire reculer les chapeaux de gros d'été et de poulx de soie. Les magasins de M^{me} Baudrant en montrent de charmans en satin rose, en satin vert d'eau, en satin blanc; les uns ayant des petits bouquets de plumes blanches ou de la nuance du chapeau, les autres une fleur d'automne, toujours simplement placée, et très-peu environnée de rubans. Les modes de M^{me} Baudrant se distinguent, en ce qu'elles ne sont jamais surchargées d'ornemens et ont le vrai cachet de l'élégance parisienne, qui consiste dans le goût bien plus que dans la profusion des accessoires.

Avec l'été les capotes à coulisses disparaissent. Celles que l'on fait actuellement ont des passes descendant très-bas sur les joues, mais varient dans leur grandeur, et sont plus ou moins évasées selon la physionomie des personnes qui les portent. C'est un merveilleux progrès de la mode que de s'être affranchie de l'obligation d'être la même pour toutes. Autrefois il fallait que les figures se soumissent au chapeau, à la forme adoptée. Aujourd'hui les chapeaux se font pour les figures, se modifient selon leur exigence. La modiste doit être artiste avant tout, elle doit considérer la femme qui vient choisir son chapeau, comme le peintre considère le modèle qu'il va peindre, et si elle a du tact, elle réussira. Nous citerons pour exemple M^{me} Thomas*, dont les coiffures sont toujours charmantes, parce qu'elles sont toujours bien appropriées, et qu'elles ont le talent de rendre satisfaites d'elles-mêmes les personnes qui les portent.

La lingerie ne perd sa vogue dans aucune saison, elle s'associe à la soie comme

à la mousseline, et la recherche d'un joli bonnet, d'une chemisette élégante, voire même d'une délicate manchette, est trop importante, même en hiver, pour que nous ne rappelions pas les magasins de M^{me} Potot* comme offrant en ce genre un choix parfait et tout ce qui constitue les plus élégans trousseaux et les fantaisies les plus variées.

—Le manteau produit par notre gravure d'aujourd'hui est des magasins de M. Popelin Ducarre**. Nous nous dispenserons de tout éloge. Nos abonnés savent depuis long-tems que cette maison nous a toujours fourni nos modèles les plus élégans.

UNE FANTAISIE.

Il existait, la semaine dernière, dans un des plus jolis magasins de la rue de la Paix, magasin où les plumes, les fleurs et la soie s'entremêlent pour former avec art les plus gracieux chapeaux de femmes, dans les magasins de M^{me} Vaulout enfin, il existait une coiffure qui n'était ni chapeau, ni bonnet, ni résille, mais une manière de schapska polonais, en velours vert, orné d'une torsade d'or dont les glands retombaient cavalièrement sur le côté. Cette invention tout originale était destinée à servir de coiffure de voyage à une jeune femme dont toute l'existence semblait se révéler dans cette piquante fantaisie, qui attestait un visage jeune et mutin, un caractère enfant, et tout le plaisir d'un voyage dont les apprêts se faisaient avec une coquette gaîté. Pour pénétrer plus loin dans ce folâtre bonheur, l'imagination pouvait se figurer la grâce charmante de cette jolie enfant s'endormant dans les coussins de sa voiture, respirant la brise du soir en traversant les forêts, et ayant à ses côtés un être tout de dévouement et d'amour... Nous devons

* Rue Montmartre.

** Rue Neuve-Vivienne, n° 43.

* Collection de patrons de tout genre pour
et Rue Neuve-Saint-Augustin.

Le croire ainsi, puisque ce fut *lui* qui vint commander le petit bonnet vert, et pour si bien comprendre tout ce qu'il offrirait de gracieux et d'agaçant, pour avoir compté sur la piquante beauté qui pouvait seule lui convenir, il fallait bien aimer la femme à laquelle il était destiné.

N'est-ce pas un traité de physiologie à faire que de trouver l'histoire des femmes dans la forme de leur bonnet.

EXPLICATION DES COUPES DE ROBES.

(Planche n° 13.)

Les figures 1, 2, 3 et 4 forment les patrons d'une robe à corsage montant, à manches longues et sans plis à l'entour-nure, de l'invention de M^{me} Robert. Le devant (fig. 1^{re}), est taillé pour que les fronces se réunissent en une touffe placée au milieu du bas du devant; elles se dirigent en biais sur chaque côté de la poi-trine et se réunissent dans les entour-nures. Cette coupe est d'une exécution facile, et ne diffère d'un corsage à pinces sur le devant que parce qu'il a plus de largeur sur le côté des entournures.

Le dos (fig. 2), a trois plis de chaque côté, partant aussi des entournures et se réunissant au milieu. Chacun de ces mo-dèles a une ligne qui en indique la direc-tion. La figure 3 est une manche courte, dont l'entournure est sans plis et est formée par une échanerure circulaire, passant par les points 7-7-14. Le contour extérieur est dentelé, et chaque pointe est limitée par un chiffre qui en in-dique la position. Cette dentelure ne serait nécessaire qu'autant qu'on voudrait que les pointes de la manche courte retom-bassent ou recouvrirent la manche longue (fig. 4): autrement le contour extérieur de la petite doit être arrondi, afin qu'il entre sous les pointes de la grande man-che. Cette dernière figure est, comme on voit, une manche longue dont la hau-teur est diminuée, pour que, étant réunie à la figure 3, elle ait la même hauteur

que les manches qui sont d'une seule pièce. La dentelure du haut est distribuée pour que les côtés de chaque angle portent dix centimètres de longueur.

La difficulté qu'il y a d'établir une ligne qui indique la position de chaque pointe fait que l'on a tracé deux lignes circulaires dont une passe par tous les points exté-rieurs et l'autre par tous ceux qui sont en dedans. Ainsi, pour tracer ce mo-dèle en grandeur naturelle (une moitié suffit), on mènera d'abord la ligne 0-64, puis on établira sur cette ligne les dis-tances 0-8-30-40-50-56-64, on s'era partir une ligne perpendiculaire sur cha-cun de ces points, et l'on donnera cin-quante centimètres à celle qui part du point 30, 30 à celle qui part du point 40, 8-22 à celle qui part du point 50, et 11-20 à celle qui part du point 64. On tracera la couture qui est en long sous le bras, par les points 20-22, 30-50; on mè-nera une ligne par les points 8-11, pour séparer le bas de la manche, afin qu'il reste entre les points 8-50, une ampleur suffisante pour former un gros plis qui se trouve en dessus du bras. Après, pour marquer les dents on décrira, avec un cordeau (en place de compas), un arc de cercle partant du point 0 et passant par les points 15-30-45-50. Le centre est au point 56. On en décrira un autre partant du point 8 et passant par les points 6-19-32-46. Le centre est au point 64. On étagera en-suite l'écart des dents en faisant tourner la mesure dans le sens des lignes cein-trées. Sur celles du haut les distances partent du point 0, sur celles du dedans elles partent du point 8.

Ce tracé peut paraître difficile, et comme faute de ne pas savoir les exécuter plusieurs personnes peuvent être privées de ces modèles très-utiles, nous donne-ront, dans la collection des grands pa-trons *, un modèle en grandeur naturelle,

* Collection de patrons de tous genres pour mens de femmes, découpés en grand, et

tracé et numéroté comme les petits ; par ce moyen on pourra facilement faire la différence de l'un à l'autre.

La *fig. 5* est un devant de robe habillée d'une seule pièce et sans pincés sous la poitrine. Pour obtenir la même forme on donne plus de largeur dans le haut, et on la rentre par des fronces imperceptibles prises dans un petit poignet soutenu entre les points 8—20. On étend au contraire le bas et le petit côté du devant ; le biais qu'il y a dans l'étoffe rend ce travail facile, surtout pour des robes qui ne sont pas doublées. Le dos *fig. 6* s'ajuste avec ce devant, on peut aussi le soutenir un peu dans le haut. La *fig. 7* est un patron de robe du même genre, faite pour que dos et devant tiennent ensemble. Comme il n'y a pas de couture dans les petits côtés, l'élasticité de l'étoffe est plus régulière, le biais augmente graduellement et devient plein sur le devant ; on peut faire prêter le bas en le tenant d'avance plus étroit que la ceinture ; pour bien en régler la largeur et les dimensions, il faudrait prendre pour mesure le petit côté, le tour de l'épaule, la largeur de poitrine, le tour sous les bras, sous la gorge et sur la taille. On ferait bien aussi de mesurer la largeur du dos et de la poitrine au-dessus des épaules, c'est-à-dire à la hauteur où viendra monter la robe.

Lever d'un Fashionable.

« Monsieur... une dame...

— Hem... tu m'as réveillé en sursaut... Est-ce une de celles qui viennent quelquefois ?

— Je ne les connais pas toutes, monsieur ; celle-là est d'âge.

— N'importe, fais-la entrer... Blin est-il venu ?

— Il y a un grand quart d'heure qu'il attend.

composés sur les principaux modèles de l'année courante. Prix : 1 fr. (On ne vend pas au détail.)

— Il attend, l'imbécille, mon tailleur est là et il le fait attendre ; qu'il vienne, qu'il vienne, et ouvre d'abord. »

François ouvre les persiennes, un demi-jour pénètre à travers de doubles rideaux de soie quinze-seize, dont celui de dessous est orange et l'autre bleu. Puis, il introduit une dame encore jeune qui s'assied sans rien dire, mais avec un sourire indéfinissable, dans un de ces grands fauteuils appelés *ganaches*, sans doute plutôt à cause du propriétaire du meuble que du meuble lui-même ; le tailleur passe devant elle avec beaucoup d'assurance, et va droit au lit du fashionable.

« Monsieur m'a fait prier de passer moi-même chez lui.

— Oui, oui, mon cher, c'est pour une chose de la plus haute importance, dit le fashionable sans jeter un seul regard sur la dame. »

Le tailleur ouvre son portefeuille ; d'un côté sont des échantillons, de l'autre les quittances ; il tire à demi un papier qui, par le format, ressemble assez à cette dernière chose.

« Je veux changer la coupe de mes pantalons. »

Le tailleur fait rentrer précipitamment la quittance, et ouvre la poche aux échantillons.

« Je veux un pantalon collant, très-collant.

— C'est bien, monsieur, de quelle couleur ?

— Ni noir, ni bleu, ni gris, et pourtant quelque chose approchant de tout ça. »

Le tailleur étale des échantillons sur la couverture du lit.

« François, donne ton opinion. »

Pendant que François examine, le jeune homme continue :

« Vous le broderez sur les coutures.

— Quel genre à peu près... des roses, des raies ?..

— Non... non... pas de roses... c'est vieux, n'est-ce pas, François ?

— Oh ! trop vieux, monsieur.

— Je voudrais, ajouta le jeune homme d'un air profondément réfléchi, une broderie légère, de bon goût, quelque chose... là... d'élégant et de simple...

— Je ne vois que des roses...

— Et laissez donc là vos roses, mon cher Blin; aux courses dernières il y avait au moins trois pantalons brodés ainsi... Non... tenez, si vous inventiez des feuilles de lierre, ou de chêne, ou de laurier...

— Surtout pas en soie plate, fit observer le valet, ça s'épluche sous la brosse.

— En soie cordonnet, répondit le tailleur, je comprends, monsieur.

— Vous me ferez avec ça deux gilets... à propos, quel gilet m'arrangerez-vous?... mes maîtresses connaissent tous mes gilets...

— Mais en soie en gros grain, broché, couleur sur couleur.

— Le schall fermé, très-fermé, les derniers étaient beaucoup trop ouverts.

— Combien de gilets faut-il à monsieur?

— Trois pour le moment. Vous me ferez avec ça un habit bleu boutons de métal, pareil à celui du mois dernier, et une redingote de la même couleur pour mettre sur l'habit.

— La redingote courte ou longue?

— Courte, non, longue, non, courte, non...

— Longue, c'est bien commun, monsieur, dit François, ça sent le courtier d'une lieue.

— Eh bien! courte, soit.

— Monsieur est très-presse.

— Non, je vais aller m'enterrer huit jours au fond d'une province à dix lieues de Paris, chez des provinciales dont aucune ne comprendrait le sublime de ma toilette... Mais que tout soit prêt à mon retour, et confectionné de manière à ce que les dames de l'Opéra fassent un cri d'enthousiasme à ma vue.

— C'est bon, monsieur sera content.

Comme le tailleur se retirait, le domestique lui glisse à l'oreille :

« Et votre compte? »

— Fi donc! je suis trop bien élevé pour parler le premier à un client de ces misères-là.

— Dieu! que je suis fatigué, dit le jeune homme en laissant tomber sa tête appesantie sur l'oreiller. Et commençant un énorme bâillement. Que d'affaires j'ai dans l'esprit!

« M. Spackmann, dit François en revenant.

— Je viens pour les livres dont monsieur m'a parlé, dit Spackmann avec un accent allemand, et en s'inclinant jusqu'à terre.

— Des livres, dites donc des reliures, mon cher?

— Je sais bien, monsieur, mais je viens chercher les livres.

— Ah ça! êtes-vous fou, mon cher? n'est-ce point vous qui reliez pour de Balzac, pour de Latouche, pour Eugène, pour M^{me} Eugénie Foa?

— Certes, monsieur, ces messieurs et ces dames me font l'honneur de me confier leurs livres pour...

— Parce qu'il en font des livres, mais moi qui n'en fais pas?

— J'aurais l'honneur de faire observer à monsieur que je ne peux pas relier sans livres...

— Et qui vous dit le contraire, mon cher? seulement j'ai pensé que vous fourrissiez tout.

— Quoi, les livres et la reliure?... au fait si monsieur veut m'indiquer les livres qu'il désire?...

— Ça m'est parbleu bien égal les livres. Prenez au hasard, les premiers venus, que m'importe; mais ce que j'exige, c'est que la reliure soit belle, confortable, d'un bon style surtout.

— Monsieur veut-il des romans?

— Est-ce que vous ne comprenez pas bien le français, mon ami? Je vous ai dit, je crois, que je ne lisais jamais... Allez donc, et apportez-moi mes reliures le plus tôt possible.

A Spackmann qui se retire succède une espèce de palefrenier anglais.

« M. Crémieux fait dire à monsieur que s'il veut essayer ses deux chevaux anglais, il les fera atteler à son carrosse, et viendra chercher monsieur à deux heures.

— Je serai prêt.... allez... François, mes lettres ? »

François jetant sur la couverture du lit un paquet de lettres, qui blanches, qui roses, qui bleues, et toutes d'un parfum différent.

— Autant de rendez-vous, je le parie, ajouta-t-il avec fatuité en en décachétant une au hasard.

— Et cette dame qui attend, dit à demi-voix François à son maître.

— Madame ! madame ! s'écria le fashionable, en se penchant pour voir la dame qui cachait à demi sa figure dans son mouchoir, je vous demande pardon... mille pardons, mais comme vous le voyez, des affaires de la dernière importance.

— Si importantes, mon cher neveu, répondit la dame en se levant et en riant, qu'elles vous empêchent certainement de songer à votre mariage. Ma fille épousera son cousin de Picardie... je vous invite à la noce...

Et saluant de la main, la dame se retira.

« Et voilà votre mariage manqué, monsieur, dit le domestique dans la dernière stupéfaction, une si belle dot !... »

— Eh bien !... mon cher, que veux-tu ?... c'est fâcheux pour la dot... quant à la femme, une fois mise en circulation par le mariage, elle me reviendra bien assez tôt... » ajouta-t-il, en admirant le fini de sa jambe qu'il allongeait complaisamment.

GUY DE GUYENNE.

PEINTURE.

Ce n'est pas notre faute, lorsque, dans ce journal, si spécialement consacré aux femmes, il nous arrive de ne point pu-

blier tout ce qui les honore et prouve leur mérite en quelque genre que ce soit ; mais il est très-vrai de dire que si leur sexe peut être en masse accusé de vanité, il y a tant d'individus qui font exception, que nous sommes obligés de rechercher nous-mêmes les occasions de louer telle femme dont la célébrité pourtant ferait partie de l'existence. C'est le hasard seul qui a fait tomber entre nos mains une *miniature* peinte à l'huile par M^{lle} de Fourmond, mais si parfaite, si gracieuse, si délicate, que nous ne pouvions comprendre comment un talent aussi supérieur n'avait pas plus de retentissement. La modestie est une rare vertu, mais une vie d'*artiste* ne peut pas être une vie cachée : qu'une femme ne désire point attirer l'attention, que ses meilleures actions se fassent dans l'obscurité, c'est ce que nous approuverons toujours. Mais rien n'est d'absolu dans le monde ; et il est des positions commandées par le devoir le plus sacré ; alors on ne choisit pas sa carrière, alors on ne cultive point les arts pour abrégier ses loisirs, ou plaire à quelques amis ; ils deviennent un travail dont on doit s'honorer, et auquel le monde aime à rendre hommage. Appelée l'année dernière au château de Ham pour faire les portraits du prince et de la princesse de Polignac, M^{lle} de Fourmond avait une occasion très-précieuse de faire parler de ses talents ; car des idées de politique, de malheur, de prison, s'accordent à merveille avec des idées d'art. Les grandes catastrophes sont du domaine de la peinture, aussi bien que de la poésie ; et rattacher son nom à celui d'un ministre captif eût été fort adroit... Nous refuserons donc toute adresse à M^{lle} de Fourmond ; mais nous publierons la pureté, la fermeté de son dessin, l'éclat, la fraîcheur, la vérité de son coloris ; et nous engagerons tous ceux qui veulent qu'un portrait soit en même temps un *beau tableau*, à visiter l'atelier de M^{lle} de Fourmond.

C. R.

Théâtres.

OPÉRA-ITALIEN. — Depuis l'ouverture la salle ne désemplit plus. Tous les soirs des tonnerres d'applaudissemens succèdent aux accords de Lablache, de Rubini et de M^{lle} Grisi. Ce début promet le plus heureux succès pour l'hiver que nos artistes doivent passer à Paris.

— **VARIÉTÉS.** — Deux pièces nouvelles : ce sont deux succès. *M. Potard*, petit vaudeville en un acte, et puis *Madelon-Friquet*, en deux actes. Cette dernière pièce surtout a réuni les suffrages du public ; mais nous dirons que la pièce est réellement bonne, car Jenny Colon et Vernet pourraient séduire le public, et par leur jeu admirable lui faire avaler une niaiserie.

— **PALAIS-ROYAL.** — Le vaudeville de MM. Saint-Georges et Leuven, qui vient d'être représenté, a pour titre *l'Aumônier du Régiment*. La pièce est fort gaie, le jeu d'Achard et de M^{lle} Pernon charmant. Le sujet principal est un aumônier de régiment qui, pour ne pas faire haïr son uniforme à un vieux troupier, rit, boit, chante avec lui, et même embrasse sa fille. Cette pièce est infiniment supérieure à *Une Heure à la Malmaison*, qui néanmoins a son mérite.

— **AMBIGU-COMIQUE.** — *Le Gueux de Mer* a répondu à l'attente : succès, grand succès. Les auteurs de ce drame en trois actes sont MM. Lagrange et Cormon. La scène se passe à l'époque de la délivrance de la Flandre. Les principaux sujets sont les *gueux de mer*, qui triomphent des Espagnols et proclament l'indépendance flamande.

— Le Cirque-Olympique promet *la Jérusalem délivrée*, de M. Anicet Bourgeois. En attendant, on va s'effrayer au *Coupe-Gorge*, horrible mélodrame en trois actes dans lequel son auteur, M. Anatole, a amoncelé meurtres et trahisons.

Album.

Un journal annonce que plusieurs monumens de Paris vont être éclairés avec un nouveau système de gaz hydrogène ; on cite l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, l'hôtel de la Monnaie et la Préfecture de Police.

— Le service de Bellini a eu lieu aux Invalides avec un luxe et un recueillement imposans. Lablache, Rubini, Tamburini et Ivanoff ont chanté un *lacrymosa* arrangé sur un thème de Bellini. L'orchestre, conduit par M. Habeneck, a admirablement secondé les chœurs de 150 chanteurs. Il serait impossible de décrire l'effet de cette lugubre et majestueuse solennité. Le convoi, à cause du tems, n'a pu faire une halte sur la place des Italiens. Le soir commença la souscription en faveur du monument à élever au jeune compositeur ; elle produisit 3,320 francs.

— La musique se répand partout d'une manière extraordinaire, et le clergé commence à ne plus avoir horreur de tout ce qui n'est pas du plain-chant. A Saint-Eustache on vient de disposer le chœur de manière à pouvoir y exécuter des morceaux de musique.

A ce Numéro est jointe la planche 1197.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

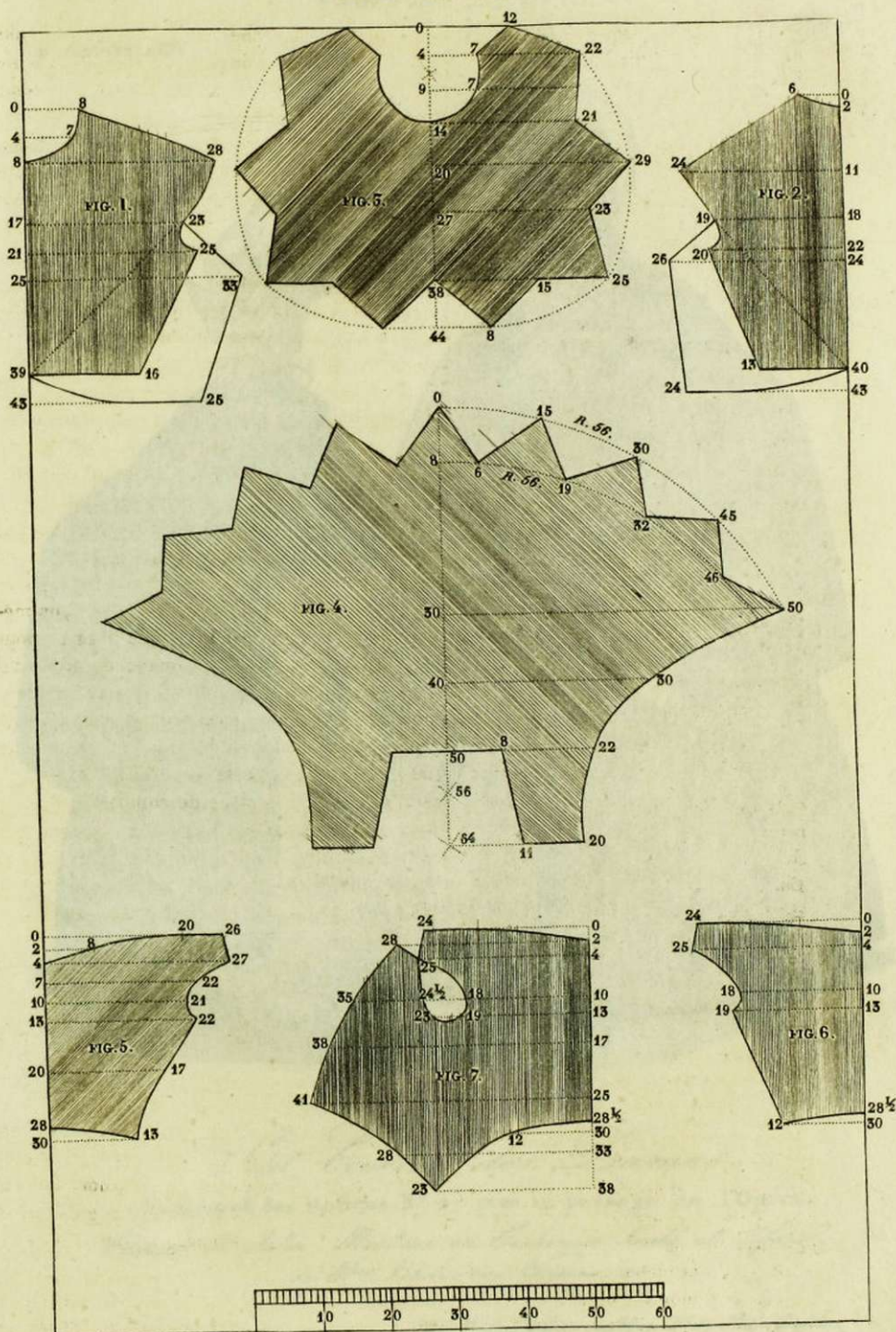
On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DONDÉY DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



COUPES DE ROBES.





Modes de Paris.

10 Octobre 1835.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.

*Chapeau de Satin, Manteaux en Cachemire brodé et Tulle,
de Mme Papelin rue Sévigné. 43.*

Mess^{rs} S. & J. Fuller Rathbone N^o 34 Place, London.

Ayuntamiento de Madrid